

L'ART DE L'IMPALPABLE

On caractérise souvent la photographie comme la discipline artistique qui peut le mieux représenter la réalité, la reproduire presque à l'identique. Je l'ai pensé aussi longtemps. Jusqu'à publier des livres réunissant texte et photographie. Et découvrir alors un art tout différent, propre à capter même l'impalpable. PAR FRANÇOIS DAVID*

Lors de rencontres dans les classes, chaque fois je suis surpris qu'on me demande pourquoi j'ai choisi d'aborder ce thème-ci ou celui-là. Je n'écris jamais en pensant à un thème. Néanmoins en entendant la question, je suis obligé de convenir que le racisme, la différence sont en effet des notions présentes de façon assez récurrente dans mes livres. Pour la photographie, c'est un peu comparable. Jusqu'au présent article, je n'avais pas vraiment conscience d'en avoir fait le choix à plusieurs reprises. Et je suis sincèrement étonné de m'apercevoir que sept livres de Møtus et un ouvrage que j'ai écrit pour un autre éditeur présentent de façon exclusive des photographies. Or si je ne l'ai pas retenue délibérément, il me semble aujourd'hui que la photographie seule convenait et se trouvait pleinement en harmonie avec les projets publiés.

Les merveilleux nuages

Il est impossible de l'expliquer sans prendre en considération les artistes et les ouvrages concernés. Le tout premier fut *La Tête dans les nuages* à une époque, pourtant récente, où les ouvrages pour la jeunesse avec des photographies étaient plus rares qu'aujourd'hui. Dans les photos de Marc Solal, je ne voyais pas d'abord des photos. J'y décelais de la magie, de l'humour et de l'émerveillement, au sens étymologique, comme à la fin de *L'Etranger* de Baudelaire : «... les merveilleux nuages». D'ailleurs quand dans les écoles, je demande aux élèves comment la composition a été réalisée, la réponse appropriée parvient rarement aussitôt. Les enfants disent : «avec de la peinture»; «avec du coton». Il faut du temps avant d'entendre «avec un appareil photo». Preuve que la technique sait se faire oublier. Aussi beau que si c'était faux ainsi que l'exprimait Oscar Wilde dans *Le déclin du mensonge* où il alléguait que le brouillard londonien imitait l'art, non l'inverse. Dans *La Tête dans les nuages*, les nues ont remplacé le fog, la photo la peinture. Mais l'affaire n'est pas moins complexe puisque certaines photos (pas toutes) sont légèrement modifiées ou transfigurées (Marc devient blanc comme un nuage lors que l'on dit «truquées»).



PHOTOGRAPHIE D'AGNÈS PROPECK POUR LES ÉTOILES SONT TOMBÉES

PAROLE 3/2009

C'est à nouveau Baudelaire qui vient infailliblement à l'esprit à propos des autres photographies de Marc Solal pour *Ami, où es-tu ?* Sur une page, on voit un lapin bleu et je demande aux enfants ce que l'artiste a photographié : Un vrai lapin ? Une crique ? La mer saisie depuis le ciel ? En fait, c'est une simple flaque de boue, mais, transcendée par l'objectif et par l'œil de l'artiste, elle paraît un très joli lapin : «Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or» comme l'écrit le poète dans le projet d'épilogue des *Fleurs du Mal*. La photographie, c'est aussi apprendre à voir ce qui est d'abord moins perceptible. Mais que chacun peut découvrir. Sans artifice. A condition d'appivoiser le regard comme on accommode un objectif. Objectif très subjectif, on va le vérifier.

Attraper l'impalpable

Ma bien-aimée est le troisième ouvrage en compagnie de Marc optant pour la photographie. Photographie en noir et blanc mêlée à la photographie couleur. Photographie recadrée, coupée, retenant une unique partie du visage rêvé de la «bien-aimée» dans le premier cas, photographie aux teintes transformées, totalement différentes quand on tourne la page dans le deuxième. La technique est celle de la photo, mais on se sent très éloigné, en cet ouvrage, de la reproduction directe de la réalité. On dirait que c'est la quête immatérielle, insaisissable qui est photographiée. Et la photographie se trouve alors le vecteur inattendu, mais

* François David dirige les éditions Møtus. En tant qu'auteur, il a publié chez divers éditeurs une centaine de livres, souvent traduits à l'étranger ou adaptés au théâtre.

apparemment privilégié, pour retenir la trace de ce qui n'est pas, ou pas encore...

Ma bien-aimée est un poème. Et ce sont des poèmes aussi qu'Aude Léonard illustre pour ses deux premiers livres chez Møtus. On aurait pu penser la photographie trop précise et concrète pour accompagner ce genre littéraire qui repose, plus que tout autre, sur la forme et sur la musique. En outre, dans *Le soleil meurt dans un brin d'herbe*, c'était l'impalpable mélancolie, la fuite des jours et les interrogations touchantes, mais métaphysiques, posées par les petites-filles de l'écrivain, qu'il fallait suggérer. Or Aude Léonard, par ses photographies, associées en de subtils collages, de quasi surréalistes assemblages, réussit de façon étonnante à établir une correspondance légère, mais sûre, avec le texte poétique. Les lecteurs ont été singulièrement sensibles non seulement à l'invention, à la liberté, mais pareillement à la fraîcheur qui caractérise ses compositions. Elles sont toutefois le résultat d'un travail patient, d'une lente élaboration, d'une technique personnelle, secrète, mais extrêmement élaborée, d'autant plus efficiente qu'elle ne se montre pas. Tout semble possible alors, et comme naturel, même de voir pousser des chaussures féminines sous l'arrosoir d'un grand-père ou de traverser une toile invisible jusqu'à l'autre côté du miroir... tout près d'Alice (qu'Aude Léonard a photographiée aussi) et de son lapin pas bleu. Dans *Une vache dans ma chambre*, la jeune artiste poursuit cette démarche, s'approche toujours plus du merveilleux en photographiant les ruminantes impassibles. Et les vaches se retrouvent à l'intérieur de boules de Noël, ou dans un manège avec des animaux plus vivants encore que des chevaux de bois, ou parfois toutes petites et frêles sur le sommet de champignons.

Le renversement de l'évidence

Le travail photographique d'Agnès Propeck est radicalement différent. Ni collage ni assemblage. Apparente sobriété. Apparente familiarité des objets placés devant l'objectif: des mouchoirs; une tente; une orange; une crêpe. Un pneu. Un traversin et un oreiller. Et pourtant le résultat est le même quant à la poésie distillée. Cette atmosphère d'étrangeté. Cette distance, pleine d'humour, mais intrigante par rapport à l'ordre habituel des choses. Avec cette intrusion de l'incongru. Des mariés sur une purée de pommes de terre. Des feuilles mortes dans une valise entrouverte. Une luge attachée à trois casseroles. Je connaissais un peu et admirais beaucoup l'œuvre d'Agnès Propeck. J'ai cherché



PHOTOGRAPHIE D'AUDE LÉONARD POUR LE SOLEIL MEURT DANS UN BRIN D'HERBE

longtemps les moyens de réaliser un livre avec ses photographies. Finalement je me suis décidé. Et j'ai jeté des mots qui n'ont absolument rien à voir avec ses compositions en noir et blanc. Le texte des *Etoiles sont tombées* ne parle que des effets de la guerre, et les photographies d'Agnès Propeck ne la montrent jamais, ni blessés, ni morts, ni villes bombardées. Cependant, avant qu'on n'en révèle la genèse, chacun est foncièrement persuadé que les photographies et le texte ont été conçus ensemble tant, dans l'ouvrage, ils paraissent se répondre et faire partie d'un indissociable projet. Il me semble que dans ce cas, très étonnamment, c'est l'opposition vive de l'œuvre photographique et du texte qui, par un retournement brutal, les associe si fortement. Et la force et l'horreur de la guerre sont intimement perçues sans aucune image de guerre, ni dans les photos, ni dans les mots.

On pourrait prendre des exemples parmi les autres livres publiés et on remarquerait pareillement que la photographie dépasse la réalité et la fait percevoir autrement: dans *Mon petit doigt m'a dit*, où Aude Léonard réussit à surmonter les contraintes et de la couleur, et d'une histoire contée, et des protagonistes qui doivent cette fois poser de face, à visage découvert, mais qui par féerie se retrouvent... à l'intérieur de citrouilles. Ou dans *Oh! les amoureux* (éditions Sarbacane) où les personnages de terre cuite photographiés par Isabelle Simon semblent palpiter et habiter les lieux réels placés en arrière-plan. Tout est photographie et pourtant, rien ne semble la réalité telle que nous la voyons d'ordinaire. Comme une révélation. Mais «révélation», n'est-ce pas précisément un terme historiquement lié à l'art photographique?